304.9

4698

FRANC

ET LIBRE DISCOVRS,

OV

ADVIS AVX DEPVTEZ des trois Eſtats, pour la Reformation d'iceux.

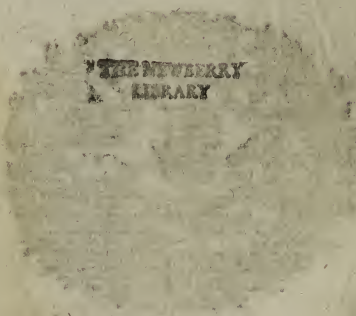
Par B. L. D. l'vn des Eſleus pour le tiers Eſtat.

A PARIS,

De l'Imprimerie d'ANTHOINE DV BRVEIL, entre le Pont S. Michel, & la ruë de la Harpe, à l'Eſtoille couronnée,

M. DC. XIV.

Case
F
39.
.326
1614f



47-2035

A MONSEIGNEVR *HENRY DE MESMES, Seigneur d'Irual, Conseiller du Roy en ses Cõseils d'Estat & priué, & Lieutenant Ciuil de la Ville, Preuosté, & Vicomté de Paris.*

MONSEIGNEVR,

Voicy vn Discours, que i'ay formé de diuerses pieces, rapportées par des grands Personnages de nostre Frãce. Ce sõt des aduis tirez de leurs escolles, & des instructions puisées dans leurs es-

crits, & adreſſées à ceux qui ſont les principaux membres de ce grãd corps de l'Eſtat, entre leſquels vous tenez vn des premiers rangs. Ie les ay joinctes enſemble, pour les mõtrer au public, comme Appelle faiſoit ſes Tableaux. Elles propoſent vn ſalaire aux bons, & vne eternelle infamie aux meſchans. Voſtre belle ame, dont les penibles trauaux ne viſent qu'au bien de la patrie, y verra des merueilles de la Iuſtice, qui ne peuuent eſtre plus grandes, que

celles que vous faictes paroistre en la fleur de vostre âge. Vous les obligerez infiniment, Monseigneur, s'il vous plaist de leur donner vn sauf-conduict, afin que l'honneur de se faire voir leur demeure, & à moy le desir d'estre à iamais.

MONSEIGNEVR,

Vostre tres humble, & tres-obeyssant serviteur.

B. L. D.

L'AVTEVR AV Lecteur.

AMy Lecteur, lors que l'on m'a fait cét honneur de m'eslire, quoy qu'incapable pour me treuuer en ceste honnorable assemblee de la tenuë des Estats, en ceste ville de Paris, ie me suis aduisé de dresser vn formulaire de ce qui fut proposé en pareille occurrence, tant en la ville d'Orleans, qu'en plusieurs autres lieux de la France, pendãt le bas âge de nos feus Roys, par les plus signalez personnages de leur temps & du nostre, ce que i'ay bien voulu faire voir au public. C'est pourquoy ie te fais part de cét eschantillon de ma bonne volonté en ton endroit, que i'augmenteray auec vn grand contentement, si ie recognois qu'elle te soit agreable. Adieu.

EXTRAICT DE LA *Permiſsion.*

SVivant la Requeſte, preſentee par Anthoine du Breuil, Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, qui luy a eſté reſponduë & ſignee ce 12. de Nouembre, portant deffence à tous Libraires, Imprimeurs, Colporteurs, & autres, d'Imprimer, ou faire Imprimer le preſent diſcours, à peine de cent liures d'amande, & confiſcatiõ des Exemplaires, comme plus à plein eſt contenu & declaré à l'Original.

FRANC ET LIBRE

DISCOVRS

OV

ADVIS AVX DEPVTEZ des trois Eſtats, pour la Reformation d'iceux.

IL n'eſt point d'Eſtat; ſi ferme ſoit-il, qui puiſſe long temps ſubſiſter, ſi l'ordre ne le maintient. En la Nature toutes choſes ſeroient eſteintes au poinct qu'elles verroient la lumiere, ſi par vne temperature bien ordonnée, que Platon nomme l'ame de l'Vniuers, elles n'agiſſoient à la conſeruation de leur eſ-

pece. Sans ceſte commune vnion, les Elemens ſe deſtruiroient peſle-meſle, & leur ruyne naiſtroit de leur confuſion. Les corps meſme qui en ſont compoſez, treuueroiét vne ſortie à l'entrée de leur naiſſence, ſi bien que tous les alimens neceſſaires à la vie, leur venant à máquer, ils tendroient à la corruptió. Que ſi l'ordre eſt ſi neceſſaire au corps des mortels, il l'eſt auſſi par conſequent au Politique, puis que les hommes en ſont les membres principaux, que les Anciens ont diuiſez en trois rangs, comme le remarque vn bel eſprit, quand il dict.

SIRE, *les Anciens entre tant d'autres choſes,*
Qui ont en leurs eſcrits diuinement encloſes,
Trois genres nous ont faict de tout gouuernemẽt
Leſquels ils ont nommés de ce qui proprement,
Democratie. *Conuenoit à chacun; le premier populaire, (re.*
pource que tout paſſoit par les mains du vulgai-

Le ſecond, Seigneurie, où plus eſtoient priſez, Ariſto-
Ceux que le peuple auoit le plus authoriſez, cratie.
Le tiers ils ont nommé ceſte vnique puiſſance,
Par laquelle à vn ſeul, tous ſont obeyſſance. Monar-
chie.

Ce ſont les parolles, que ce grãd Oracle de noſtre France Ioachim du Bellay a dreſſé au Roy en la tenuë de ſes Eſtats d'Orleans, pour montrer que les plus beaux eſprits, qui comme des Phenix, vniques en leur eſpece, conſeruent leur memoire encore entiere dans les cendres de l'Antiquité, ont de tout temps appuyé l'Edifice d'vn bon gouuernement, ſur trois principales colomnes. Et certes il eſt hors de doute, que ce nombre de trois, qui nous eſt figuré par le cube, touſiours ferme, & ſemblable à ſoy-meſme, eſt ſi myſterieux & ſi grand, qu'il comprend en ſoy des choſes, qui ſont incomprehenſibles aux iugemens des mortels.

C'eſt vn ſacré Symbole de l'Eternité, plus beau que le Septenaire des Pytagoriens, & vne claire medaille, où la pieté, la Force, & la Iuſtice, eſtincellent de toutes parts, mieux que les Eſtoilles au Firmament.

Ces trois vertus, Meſſieurs, ſont les Hieroglyphes, & les Synoſures de ceſte aſſemblée generalle, qui ſe faict au cœur de la France, où vous eſtes ce que les Pilotes ſõt au vaiſſeau, lors qu'eſtans demarez du riuage, ils hauſſent les voiles, eſquifuẽt les eſcueils, oppoſent les voilles au caprice des vents; & le tout pour aborder au port, & pour y attacher la commende. Par la pieté eſt figuré le Clergé, principal arcboutant de l'Egliſe de Dieu, par la Force la Nobleſſe, qui eſt le nerf du Royaume; & par la Iuſtice, le tiers Eſtat, Aſile ſacré des ſainctes loix.

Les Hiſtoriens, ont mis entre les merueilles du monde, les Pyramides d'Egypte, & le Temple de Diane Epheſienne, ouurages inimitables & beaux. Peut-on rien voir de plus admirable que des Prelats, qui s'acquittent dignement de leur charge; & qui logent la vertu en leur face; la grauité ſur leur front; la modeſtie en leurs yeux, la prudence en leurs diſcours, la ſageſſe en leurs maintien, & le zele en toutes leurs actions, qui ſont les pierres trangulaires de ce grand baſtiment de l'Egliſe. Que peut-on s'imaginer de plus admirable, que de leur voir meſpriſer les vanitez paſſageres, & fouler aux pieds l'hõneur periſſable du monde, parmy les honneurs & les dignitez, où ils ſont eſleuez. C'eſt ce que dict P. de Ronſard, parlant à ce grãd Cardinal de Lorraine, l'vn des grands

Prelats de ſon temps.

C'eſt peu de cas, Prelat, de cét hõneur mõdain,
Qui pluſtoſt que le vent, du iour au l'endemain
S'enfuit, & longuemẽt ne ſe iourne noſtre hoſte,
Car vn iour nous le donne, & l'autre iour nous l'oſte.

Mais comme la loüange, & la proſperité couronnent les actions de ceux-cy; de meſme la reproche, & l'ignominie, accompagnẽt ceux qui faiſãs le cõtraire, & ſe forlignãs du deuoir, perdent par leur mauuais exemple, ceux qu'ils deuroient attirer en admiration, par vne ſaincte vie. Que s'il eſt ainſi, que les clartez ſont plus remarquables aux hautes Tours erigeés aux ports de Mer, pour la commodité de ceux qui nauigent, que non pas à la hune des petits vaiſſeaux; que ne conſiderent-il (eux qui ſont les lumieres, & le ſel en la Mer de ce mõde,)

que les yeux du peuple, qui veille sur leurs actions sont plus clair-voyans, que ceux qui sont attribuez par les Poëtes au fabuleux Argus, ou par les Naturalistes au Linx, & que ne pratiquent-ils, ce que le mesme Poëte leur remontre en ces vers. *Ronsard.*

Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires despoüillés;
Soyez de la vertu, non de soye habillés,
Ayez chaste le corps, simple la conscience,
Soit de nuict, soit de iour, apprenez la science,
Gardez entre le peuple vne humble dignité,
Et ioignez la douceur, auec la grauité.
Allez faire la Cour à vos pauures Ouailles;
Faictes que vostre voix entre par leurs oreilles,
Tirez vous pres du Parc, & ne laissez entrer,
Le Loup en vostre clos, faute de vous monstrer.

Les Téples des Egyptiens, esmerueillables en leurs Edifices, mais pl⁹ admirables encore en leurs secrets mysterieux, estoiẽt embellis d'em-

blemes capables d'arreſter les yeux, & les eſprits des plus curieux. Par l'Abeille ils repreſentoient le Chef, & le bon Paſteur, auquel la vigilé-ce eſt recommendée dans la ſaincte Eſcriture, ſoubs la figure de ceſte verge, qui auoit vn œil en ſon extremité ; & qui doit conduire ſon troupeau, plus par la douceur, que par la ſeuerité. Qu'il ſe reſouuienne de ces belles paroles d'vn ancien Empereur, que c'eſt le propre du bon Paſteur de tondre ſon troupeau, non de l'eſcorcher. Ou bien ſi la nonchalence & la malice l'empeſchent de les mettre en pratique, qu'il s'aſſeure d'encourir ceſte reproche, que luy faict du Bellay en ſes Eſtats.

Tu te nõme Paſteur, toy qui n'as ſoing ne cure
De tes pauures Berbis, ny de leur nourriture,
Qui ne les vois iamais, ou bien ſi tu les vois,

Ce n'eſt

Ce n'est pas en vn an, à grand' peine deux fois.
C'est par forme d'aquit, ou pour tondre la laine
De ton pauure troupeau, qui nourrit par sa peine,
Ta noble oysiueté, ton vice & ton plaisir,
Et pour rassasier ton auare desir.
Si vn Prince a baillé la garde d'vne place
A quelque Capitaine, esperant qu'il y face,
Son deuoir, & que là y doiue demeurer,
Pour de ses ennemis la frontiere asseurer:
Et qu'ailleurs cependant Monsieur le Capitaine
Qui aime beaucoup mieux le profit que la peine,
Se voise pourmener, & que les ennemis
Surprennent le chasteau en sa garde commis:
Doit il estre excusé? encore moins d'excuse
Le Prelat qui du nom de son office abuse:
Abandonnant aux Loups par paresse & mespris
Le troupeau delaissé qu'en sa garde auoit pris:
Et qu'à la foy d'autruy cõmettre il n'a point hõte,
Luy qui au grand Pasteur, vn iour en rendra cõpte.
Iadis les bõs Prelats, qui du troupeau de Dieu
Estoient les vrais Pasteurs, residoient sur le lieu,
Cognoissant leurs brebis, & faisans la reueuë,
Et soigneux les gardoiẽt, sans les perdre de veuë.
Maintenãt leur demeure est à la Cour des Roys,
Où ils ont plus de train, de cheuaux & harnois,
Que les plus grands Seigneurs, & leurs tables friandes,

Ie ne penſe pas, que par le ſiecle de Saturne les Poëtes (qui cachent toujours le ſuc de leurs conceptiõs ſous l'eſcorce,) n'ayent voulu dire, que l'aage d'vn peuple eſt tel, que le font ceux qui le conduiſent, ſçauoir, ou d'or, ou de fer. D'où vient que l'vn d'entr'eux feint, que du temps du Paſteur Ariſtée, les Autels de Pan eſtoient touſiours chargez de victimes & de dõs qu'õ luy faiſoit, pour recognoiſſance des grands biens qu'ils receuoient du Ciel, par l'induſtrie de ce Paſteur, ſoubs lequel la terre portoit d'elle meſme, ſans eſtre cultiuée par le Laboureur. Les cheſnes diſtilloient du miel, les fleuues du Nectar & du laict, en vn pays où le prin-temps eſtoit eternel, où les mignardes haleines des Zephirs,

embâmoient l'air, où les fleurs esmailloient les champs en tout tẽps, & où les arbres ne despoüilloient iamais la verdure qu'ils auoient prise vne fois. L'innocence & l'équité s'entretenoient en ce lieu, & bref toutes les vertus iointes ensemble, n'auoient point de plus agreable demeure que celle-là. Mais depuis que le Pasteur Aristée abandonna ce pays, de fleurissant, & riche qu'il estoit parauant, il fut rendu tout desert en biens, & fecond en miseres. La terre s'y joncha de chardõs & d'espines ; l'Hyuer s'y alla camper, comme en son lieu naturel; les frimats, les glaces, & les broüillards le suyuirent, accompagnez de l'horreur, de la discorde, de la colere, & de telles autres furies, q̃ choisirent ceste Contrée, pour s'y habiter. Alors les hommes commencerent d'estre Loups aux hommes ; &

de s'entremenger par leurs diuisions. Les Peres furent odieux aux enfans ; & les freres ennemis iurez de leurs semblables. Voyla ce que les Poëtes ont feint des malheurs, qui s'ensuiuoient de l'absence du Pasteur Aristée, que ses yeux transformoient en felicitez, aux lieux où ils esclairoient. Que si nous approprions ceste feinte à nostre subject, nous treuuerons que par ce beau nom d'Aristée, est entendu le deuot Prelat, la presence duquel est plus delicieuse à son troupeau, que ne sont les fleurs aux abeilles, comme par vn contraire, il n'est rié qui aporte plus de desordre à ses cõsolatiõs, que faict son esloignemẽt.

Si la veuë de ce bon Pasteur est necessaire à la conseruation de son troupeau, la presẽce d'vn Seigneur de marque & d'authorité, ne l'est pas moins à la defence de ses sub-

jets. Ce qui doit estre grandement recommendable à la Noblesse, laquelle se considere en trois manieres, & par trois differantes sortes de viure, comme le remarque vn Poëte François,

Nous voyons auiourd'huy trois sortes de Noblesse,
L'vn, aux armes s'adonne, & l'autre s'appareſſe
Cagnarde en sa maison, l'autre hante la Court,
Et apres la faueur ambitieuse court.
Le guerrier insolent veut quereller & batre,
Le casanier plaideur, par procez veut debatre,
Et le mignon de court, pour croistre sa maison,
S'arme de sa faueur contre droit & raison.

Toutes ces diuerses affections, ne recognoissét point d'autre source, que celle de l'opinion, en laquelle vn chacun se flatte, pour le rang qu'il estime luy estre deu pour son merite, & pour sa valeur. Et c'est d'où pullulent tant de diuisiós

& d'inimitiez, qui naiſſent de ceſte Hydre à cent teſtes, cõme dit Ronſard en ſa remonſtrance au peuple François.

La ſeule opinion faict les hommes armer,
Et frere contre frere au combat animer,
Perd la religion, renuerſe les grans villes,
Les couronnes des Roys, les polices ciuiles,
Et apres que le peuple eſt ſoubs elle abatu,
Lors le vice & l'erreur ſurmonte la vertu.
Elle a les pieds de vent, & deſſus les aiſſelles,
Comme vn monſtre emplumé elle porte des ailes
Elle à la bouche grande, & cent langues dedãs
Sa poitrine eſt de plomb, ſes yeux promps & ardans,
Tout ſon chef eſt de verre, & a pour compagnie,
La ieuneſſe & l'erreur, l'orgueil & la manie.

Auſſi dict-on, que ce monſtre fut conçeu par la preſomption, qui eſt l'ordinaire cõpagne de ces courages, qui ſe fondans pluſtoſt ſur leur extraction, que ſur la vertu, ſe contentent de participer au luſtre

de leur maiſon, ſans ſe trauailler beaucoup, pour en redoubler l'eſclat. C'eſt ce que dict encore le meſme.

On dict que Iupiter faſché contre la race,
Des hommes, qui vouloient, par curieuſe audace
Enuoyer leurs raiſons iuſqu'au ciel pour ſçauoir,
Les hauts ſecrets diuins, que l'homme ne doit voir:
Vn iour eſtant gaillard choiſit pour ſon amie,
Dame Preſumption, la trouuant endormie,
Au pied du mont Olimpe, & la baiſant ſoudain,
Conçeut l'opinion, peſte du genre humain:
Cuider en fut nourrice, & fut miſe à l'eſcolle,
D'orgueil, de fantaſie, & de ieuneſſe folle.

A quoy il adjouſte, parlant de la Nobleſſe & de ſes qualitez, ces beaux vers adreſſez à Monſeigneur le Cardinal de Lorraine.

——— Car la pompeuſe race,
Les perles, les ayeux, les ſeptres, & la maſſe,
Des monſtrueux palais, qui s'eſleuent ſi haut,

Ne font pas la Nobleſſe, où la vertu deffaut,
Ny la vielle medaille en roüille conſumee,
Ny les tableaux reclus tous noircis de fumee,
Ny les pourtraicts moiſis des antiques ayeux,
Ia par l'aage ecourtez & d'oreilles & d'yeux:
C'eſt la ſeule vertu qui donne la Nobleſſe,
Ceſte vertu qui eſt la Royne & la Princeſſe,
De toute choſe nee, & à laquelle on doit
Venir, en trauaillant par le chemin eſtroit,
Eſpineux & faſcheux, où peu de gens arriuent,
Car le trac de vertu bien peu de gens enſuyuent.

Ioachim du Bellay en dict de meſme, en ſes trois Eſtats de la Frãce, parlant de la Nobleſſe, qui s'acquiert par l'honnorable exercice des armes.

La vertu que chacun s'aquiert par nourriture,
Doit eſtre au noble ſeul aquiſe par nature:
Ie mets le vieil Soldat, & tous ceux-là qui font
Aux armes leur deuoir, au rang de ceux qui ſont
Les plus nobles du ſang: car la vertu guerriere
A l'antique Nobleſſe eſt la ſource premiere,
Non l'image enfumee, ou l'or, ou la faueur,

Que

Auſſi eſt-ce la verité, que tout ce qu'on peut s'imaginer de grand & de beau dans le monde, ſe retreuue en la Nobleſſe, à qui la vertu ſe joinct, ainſi que la Calamithe au fer. Vn gentil-homme vertueux ſouſtenu par ceſte Deeſſe, s'eſleue par ſes genereuſes actiõs, plus haut que les nuës, où il ſe plaiſt, comme en ſon Element, dedaignent les choſes terreſtres & baſſes, ſemblable à cét Oyſeau, qui ne ſe repaiſt que de la roſee du Ciel, & qui ne touche iamais la terre durant ſa vie. La douceur & la Courtoiſie ſont les vrays rejettons de ſa Nobleſſe, & ſon Roy le Soleil, vers lequel ſes deſſains ſe tournent touſiours à l'imitation de l'Oeliotropion. Il le reuere comme l'Oinct de Dieu, &

le seruice qu'il luy rend par les loix du deuoir le faict aymer luy mesme de tout le peuple.

Qui faict honneur aux Roys, il faict honneur à Dieu,
Les Princes & les Roys tiennent le plus grand lieu,
Apres la Deité; & qui reuere encore,
Les seruiteurs du Roy, le Roy mesme il honnore.

Mais comme les choses du mõde, ne peuuent subsister sans vn secours mutuel, qu'elles se donnẽt l'vne à l'autre, ainsi la Noblesse doit auoir la Iustice pour son principal soustien, si elle se veut maintenir. C'est elle qui rend les Citez Fleurissantes, les peuples obeyssans, les Estats tranquilles, & les Royaumes heureux. Sans elle la verité n'auroit point de rang, l'honneur point de siege, ny la Paix point de lieu. Car

la Iuſtice & la Paix s'entre-baiſent, & ſe font l'amour. C'eſt elle qui debroüille le Chaos du deſordre, eſtouffant les diuiſions en leur naiſſance, & qui ſe faict recognoiſtre, pour l'Image de Dieu çà bas en terre. Et de verité ſes loix ſont toutes diuines, & ſes effects autant de miracles, que Ronſard a deſcrits ainſi.

Dieu tranſmit la Iuſtice en l'aage d'or ça-bas,
Quand le peuple innocent encor' ne viuoit pas,
Comme il faict en peché: ceſte ſaincte Deeſſe,
S'apparoiſſoit au peuple, & ne fuioit la preſſe,
Les preſchoit & prioit, d'euiter la malice,
Et de garder entr'eux vne ſaincte Police,
Fuir procez, debats, querelle, inimitié,
Et d'aymer charité, paix, concorde, & pitié,
Ce qu'il gardoit de gré: mais toute choſe paſſe,
Et rien ferme ne dure en ceſte terre baſſe.
Par Iuſtice le Roy, ſur le peuple a puiſſance,
Et le peuple, ſon ſerf, luy rend obeyſſance,
Elle nous a montré comme il faut adorer,
Le ſeul Dieu, eternel, comme il faut honnorer,
Pere, mere, parens, & quelle reuerence,

On doit aux morts, de peur de troubler le silence.
Dieu qui le Ciel habite, a tousiours en soucy,
Ceux qui ayment Iustice, & qui la font aussi,
Et tousiours en honneur fleurissent leurs enfans
Et ne meurent iamais qu'assoupis de vieux ans.
Mais ce Dieu tout puissant, iamais son cœur n'apaise,
Contre celuy qui faict la Iustice mauuaise,
Qui par argent la vend, & qui corrompt, malin
Le bon droict de la veufue, & du pauure Orphelin,
Il luy garde tousiours vne dure vengence,
Qui lante pas à pas, talonne son offence:
Car Dieu sur les Palais, s'assied pour le refuge,
Des pauures, d'où son œil remarque le bon iuge,
Pour le recompenser selon qu'il a bien faict,
Et le faux Iuge; afin de punir son mesfaict.

Le Iuge incorruptible, est vn Rocher immuable, que toute les vagues du monde ne peuuent esbranler contre l'équité. Il a les yeux bandez, pour n'auoir non plus desgard à la condition de Crœsus, qu'à celle du mendiant Irus. Les menaces des grands; les reuers de for-

tune; les disgraces du temps, les embusches des meschans, ny les espées des assassins, ne sont pas capables de le faire flechir soubs quelque iniustice. Il porte en main vn glaiue qui assomme les monstres, comme la massuë d'Hercule, & vne balence, où le bien & le mal est pesé. Le sourcil d'vn plus grand que soy ne le faict iamais trembler, & quelque orage que ce soit, n'empesche pas qu'il ne fleurisse ainsi que la palme, taschant de tout son possible, de cõfirmer par les effects, la verité de ces paroles.

Il faut, sans auoir peur des Princes, ny des Roys,
Tenir droit la balance, & ne trahir les loix,
De Dieu, qui sur les faicts des Iustices prend garde,
Et assis au sommet des Citez nous regarde,
Il perçe nos maisons de son œil tout-voyant,
Et grand Iuge, il cognoist le Iuge fouruoyant,

Par presens alleché, ou celuy qui par crainte,
Corrompt la Majesté de la Iustice saincte.

Le centre de ses intentions, c'est de s'acquitter de la dignité, ou il à pleu à Dieu l'esleuer, & de recognoistre que ce sera luy qui le iugera, selon qu'il aura iugé les autres. Les faueurs ne sont point assez fortes, pour l'emporter au de-là du deuoir; & ce qu'il cherit le plus, c'est de rapporter tous ses trauaux au bié de son Prince, soubs la Iustice, duquel les Estats ne peuuent manquer de fleurir. Car comme a fort bien dict du Bellay.

Ainsi qu'au corps humain la benigne nature,
Par les membres depart sa propre nourriture,
Autant que luy en faut, sans permettre que l'vn
Sur l'autre vsurpe rien de l'aliment commun,
Ainsi le Prince doit, d'vne mesme prudence,
Maintenir ses Estats, gardant que la substence,

De l'vn ne paſſe en l'autre, afin qu'eſgallement,
Le corps vniuerſel ait ſon nourriſſement,
Et que peur eſtre trop, l'vn des membres enorme,
L'autre ne perde auſſi ſa naturelle forme.

Et au meſme endroit il adjouſte, pour montrer qu'il faut qu'vn bon Prince ſoit l'ame de la Iuſtice, & ſon premier Ciel, qui donne mouuement à tous les autres.

Vn bon Roy doit ſur tout maintenir la Iuſtice,
Comme celle qui tient chacun en ſon office,
Qui faict regner les Roys, qui leur Sceptre ſouſtient,
Et qui rend à chacun ce qui luy appartient.
La Iuſtice doit eſtre au grands Roys venerable,
Comme celle qui ſied au lieu plus honnorable,
Aupres de Iupiter, & d'vne iuſte main,
Balence eſgallement les faits du genre humain.

Car comme en vn baſtiment, les fondemens ſont ſi neceſſaires,

que ſans eux il ne peut ſubſiſter; Ainſi ce diuin edifice de la Iuſtice, ſe maintient contre toutes ſortes d'orages ſur l'authorité d'vn bon Prince, ſi bien qu'eſtant ſouſtenu d'vn ſi ferme appuy, il eſt impoſſible qu'il ne ſoit de durée. C'eſt ce que dict encore Ronſard en ſon Hymne de la Iuſtice.

Si vn Roy a vouloir que ſon regne proſpere,
Il faut qu'il craigne Dieu. Le Prince qui reuere,
Dieu, Iuſtice, & la Loy vit touſiours fleuriſſant,
Et touſiours voit ſoubs luy ſon peuple obeyſſant,
Son ennemy le craint, & s'il leue vne armee,
Touſiours ſera veincœur, & la Fame emplumee,
Viuant bruira ſon nom, & le peuple en tout lieu,
Apres qu'il ſera mort, l'auoüera pour vn Dieu.

Ceſte verité eſt ſi manifeſte, qu'il ne faut pas douter, que ſi les Poëtes ont iamais donné des aiſles à la Renommée, ça eſté pour luy faire publier

blier par toute la terre, les loüanges d'vn Prince iuſte. Tellement que s'il faut aduoüer, que la valeur & la prudence, ſont deux grandes vertus en vn Roy, il eſt croyable, que la Iuſtice les eſleue toutes deux au plus haut degré de la gloire, pourueu que la clemẽce y ſoit iointe, ſans laquelle toutes ces qualitez ſeroient ſans effect.

Quand vn Prince en grandeur paſſeroit tous les Dieux,
S'il n'eſt doux & benin, courtois & gracieux,
Humain facile, honneſte, affable & debonnaire,
Il ne gaigne iamais le cœur du populaire.
Vn Roy ne peut auoir à ſon commandement,
De ſes propres ſujects, que le corps ſeulement,
Nous luy deuons cela ſoit par zele ou par crainte
Mais il n'eſt pas ſeigneur de nos cœurs par contrainte,
S'il veut eſtre le Roy des cœurs comme des corps,
Il faut les aquerir par douceur, & alors,
Il aura cœur & corps de toute ſa prouince,

Ceſte clemence ſe faict principallement paroiſtre, en rendant le droict à vn chacun, quand les occaſions le requierét, ſans vſer de retardement ny d'excuſe pour tromper l'innocent. Ce ſont les Carybdes, ordinaires où chocque la conſcience de ces Oyſeaux de Phinee.

——— dont l'vn ſouſtient tout droit,
Droit contre tort, l'autre tort contre droit,
Et bien ſouuent par cautelle ſubtile,
Tort bien mené, rend bon droit in vtile.

C'eſt en la mer de leurs ſubtilitez & cautelles, où faict naufrage le droict des pauures, auec pl⁹ de violence que les vaiſſeaux qui ſe briſét contre les eſcueils. Leurs iuentions que ſont elles autre choſe, que ces Seirenes d'Homere, dont la voix attire à leur ruyne, ceux qui s'arre-

ſtent à les eſcouter. Et neantmoins il ſe treuue bien peu d'Vlyſſes, qui ſe puiſſent boucher l'oreille contre leurs charmes.

Sãg ſuës du groſſier populaire, qui luy ouurent la veine, non pour le guerir du mal qui l'afflige, mais pour en humer le ſang encore tout chaud; plus cruels que ces peuples de Tartarie, qui ſe cõtentét de boire celuy de leurs Cheuaux, non de leurs Compatriotes. Ie parle à ceux d'ont les langues affilees contre l'Equité, prophanent vn lieu ſainct & ſacré, taſchans d'en faire vne place publique, pour y authoriſer leurs menſonges.

Là les plus grands, les plus petis deſtruiſent,
Là les petis peu où point aux grands nuiſent,
Là treuue t'on façon de prolonger,
Ce qui ſe doit & ſe peut abreger.
Là ſans argent pauureté n'a raiſon,
Là ſe deſtruict mainte bonne maiſon,

Là biens sans cause en causes se dependent,
Là les causeurs les causes s'entreuendent,
Là en public on manifeste & dit,
La mauuaistié de ce monde maudit,
Qui ne sçauroit soubs bonne conscience
Viure deux iours en paix & pacience.

Telles personnes se laissent cómender à deux grandes imperfections, qui sont, vne felonnie plus que barbare enuers le prochain, & vne conuoitise dereglée d'en auoir à quelque pris que ce soit. Ces vices, Peres de la honte & de l'infamie, sont les Furies dont parle Isidore, qui les mettent si auant dans le chemin de leur perte, qu'elles ne leur donnent pas seulement loisir de prendre garde, si en ce qu'ils fót leur honneur, & leur vie n'y courét point de hazard. Car elles troublét tousiours le repos de leurs ames, & ne cessent de lés poursuiure, non

auec des torches adentes, ainſi que les fables nous les figurent, mais par des Syndereſes ſecrettes, qui ſont les geſnes & les ſupplices de leurs conſciences.

Il n'en eſt pas ainſi de ceux, qui n'ayans point d'autre but en leurs actions que l'obſeruation des commendemens de Dieu ſouuerain Iuge, prennent en main la cauſe des Innocens, foulent aux pieds les faueurs du monde, & ne font iamais rien qu'ils n'ayent pour modelles principaux les ſainctes loix, ſçachans bien que ſans elles,

Le penible marchand brulant en ſa pratique,
Aux pays eſtrangers ne feroit la trafique,
Nul pourroit voyager: touſiours en crainte & peur,
Seroit le pelerin pour le guet du voleur.
Le courbé Laboureur quitteroit ſa charuë,
Craignant que ſur les ſiens le plus fort ne ſe ruë,
Les ſciences & arts n'auroient aucun pouuoir,

L'homme robuſte ſeul voudroit tous biens auoir.
Brief ſi on meſpriſoit les ordonnances ſainctes,
Des foibles on n'orroit que clameurs & com-
plaintes,
On n'orroit que debats, que ſanglants homicides
Que trepeurs d'Orphelins, & cruels parricides,
Pour le tout abreger nul en ſeurté ſeroit,
Sans le ſecours des loix, & ſans le diuin droit.
Comme le corps humain n'a point de mouuemẽt
Sans le diuin eſprit qui donne ſentiment:
Auſſi vne cité ſans ceſte loy diuine
Sur le peuple inconſtant & errant ne domine.

Ce ſont ces prudens Catons, dont les penibles veilles maintiennẽt la Iuſtice touſiours en vigueur, & qui ne ſe laſſẽt point de trauailler pour le bien du public. D'où vient que l'eternité, qui ne laiſſe iamais aller ſans quelque ſalaire, ceux qui la cerchent ſe donne entierement à eux. C'eſt elle qui les eſleue en honneur, elle qui les reuere pour leur grande equité, & ſi-

nallement elle qui les fait combler de benedictions, par la bouche de tout vn peuple, pour leurs actions heroïques & vertueuſes, qui les rendẽt recommendables par tout.

Leur vertu ne ſe peut en nul lieu enfermer.
Elle a le dos ailé, elle paſſe la mer,
Elle s'en vole au ciel, elle marche ſur terre,
Viſte comme vn eſclair meſſager du tonnerre,
Et comme vn tourbillon qui ſoudain s'eſleuant,
Erre de fleuue en fleuue, & annonce le vent,
Ainſi de peuple en peuple elle court par le monde,
De ce grand vniuers hoſteſſe vagabonde.

Ils ne veulent point que ceſte Deeſſe, (i'entends la vertu) leur donne aucun autre ſalaire que ſoy-meſme, ny autre ſupport que le ſié. Et neantmoins n'eſtant iamais ingrate à ceux qui la ſeruent, elle ſurhauſſe leur merite aux charges plus honnorables, comme le remarque vn grand Poëte.

La Vertu fait asseoir ceste troupe hõnoree
Sur les bancs que tu vois en la Chambre doree,
Et si lon bannissoit l'honneur auec le gaing
Ce grand Palais vouté ne seroit pas si plain,
Mais vuide demourroit, & ceste cour deserte
Ne se verroit que d'herbe & de mousse couuerte.

Voylà quels sont les salaires de ceux qui preferent le bien de la patrie au leur propre; & qui ne font iamais rien contre la Iustice, laquelle apres leur auoir dressé des trophées d'honneur, les faict viure eternellement en la bouche des hõmes.

FIN.